



Agir par la Culture

2018

ANALYSE #15

DOMINATION OU CONVERSION NUMÉRIQUE ?

Des propos recueillis par **Aurélien Berthier**,
Rédacteur en chef d'Agir par la Culture.

DOMINATION OU CONVERSION NUMÉRIQUE ?

Des propos recueillis par **Aurélien Berthier**,
Rédacteur en chef d'Agir par la Culture.

De quelles manières les technologies numériques et les dispositifs qui organisent les discours en ligne influencent-ils nos manières de parler, échanger ou écrire ? Marie-Anne Paveau est professeure en sciences du langage à l'université de Paris 13, chercheuse spécialisée dans l'analyse des discours numériques. Elle répond à nos questions pour indiquer ce que les « nouvelles » technologies font au langage et nous éclairer sur les transformations de ce dernier nées avec la conversion numérique d'une grande part de nos interactions. Tout en rejetant l'idée d'une domination spécifique de la technique.

AURÉLIEN BERTHIER La conversion partielle de l'écriture et du langage au numérique a-t-elle restructuré, modifié ou influencé la manière dont on échange, dont on parle ou dont on écrit ? Quelles sont les grandes tendances qu'on pourrait noter ?

MARIE-ANNE PAVEAU Il est évident que la conversion numérique de la plupart des activités sociales et des relations interpersonnelles a modifié les manières de parler et d'écrire installées depuis des siècles dans les univers

qu'on peut appeler « prénumériques » c'est-à-dire antérieurs à la « révolution » numérique, que je préfère pour ma part, à la suite de Milad Doueïhi dans *La grande conversion numérique*, paru en 2008, appeler « conversion » numérique. Mais je voudrais préciser avant de répondre plus avant à cette question que ces transformations affectent les sociétés dites « occidentales » ou « industrialisées », celles où l'accès à internet est devenu presque un droit, et, parfois, dans certaines situations, une obligation (en France, il est très difficile d'être chômeur-se géré-e par le service Pôle emploi sans être connecté-e par exemple). Le « on » de votre question est un « on » occidental et connecté, et il faut sortir de l'eurocentrisme pour envisager d'autres sociétés, d'autres modèles, d'autres expériences, des vies précaires, y compris au cœur de « nos » sociétés même, où la conversion numérique n'est qu'esquissée faute d'accès aux outils et à la culture numériques.

Dans les sociétés connectées, donc, le numérique a produit effectivement des effets notables sur les modalités d'utilisation du langage. Mais la transformation n'est pas, comme l'affirment parfois des médias un peu sensationnalistes, de l'ordre de la « novlangue », ou d'un « nouveau langage » puisqu'elle affecte plus

des *manières* de communiquer que des *formes* langagières. Dans mon ouvrage, je propose six grandes catégories pour décrire ces transformations, et j'insisterai ici sur deux d'entre elles.

La *délinéarisation* d'abord, accomplie par le lien hypertexte, qui affecte les textes à la fois écrits et lus : quand j'écris un texte en ligne, sur un blog par exemple ou une plateforme d'information, je fabrique des liens qui permettent au lecteur d'aller voir ailleurs, si je puis dire, que dans mon seul texte. Ce faisant, je lui ouvre des possibles, non seulement de lecture, mais aussi d'écriture, puisqu'en cliquant sur ces liens il/elle va au sens propre poursuivre l'écriture de mon propre texte. C'est le phénomène d'écritecture, qui est fondamental dans la définition de l'écriture et de la lecture numérique, puisque le lecteur/la lectrice est de fait, aussi un-e scripteur-e, donc un-e écritecteur/écritectrice.

La composition ensuite, qui se définit comme l'intégration dans un même élément de plusieurs matérialités, dont la matérialité technique : je parle alors d'élément technolangagier, le lien hypertexte étant un bon exemple puisqu'il articule sans distinction possible du langage et de la technique (un lien hypertexte est en fait une URL, c'est-à-dire une ligne de code informatique).

Ces deux processus, délinéarisation et composition, sont de véritables nouveautés textuelles et linguistiques, produites par le numérique.

AB Les pratiques du langage nées avec les nouvelles technologies débordent-elles et s'imposent-elles aussi dans le langage quotidien hors-ligne ?

M-A P Votre question suppose un « dualisme digital », c'est-à-dire la coexistence de deux mondes séparés : les mondes numériques et les autres. Mais les choses ne se passent pas comme ça et les mondes numériques sont nos mondes. Il n'y a pas de frontière entre le numérique et le non-numérique (ce que suggère le terme de *débordement*), car les pratiques numériques sont intégrées à nos pratiques en général, ce

que dit bien le terme conversion. Donc, oui, les pratiques numériques sont présentes dans les différents mondes que nous habitons simultanément, parce qu'il y a une porosité naturelle entre eux.

Il y a des cas un peu spectaculaires souvent cités par les observateurs comme le hashtag qui sort de l'écran pour venir se poser sur un texte imprimé ou une affiche, ou encore dans un graffiti, ou même une copie d'élève (il perd alors sa cliquabilité et sa fonction de redocumentation, c'est-à-dire d'archivage des énoncés qu'il marque, et acquiert d'autres fonctions). Ou encore le sigle anglais L.O.L. (*Laughing out loud*) né dans les énoncés écrits SMS, qui se fige en mot autonome (lol) utilisé à l'oral jusqu'à servir de base pour former un verbe (*loller*).

Mais au-delà de ces exemples, remarquables mais minoritaires, les pratiques langagières en ligne n'ont pas vraiment d'influence sur notre langage quotidien : nous continuons de parler avec les formes langagières que nous connaissons, en ligne comme hors ligne. Le technolangage n'est pas un nouveau langage, c'est un langage qui se parle dans la technologie. Donc ce sont plutôt des dispositifs langagiers nouveaux, comme la délinéarisation mentionnée plus haut, qui apparaissent. Mais fondamentalement, je ne considère pas qu'il y ait une véritable transformation du langage en général amenée par le numérique.

AB Est-ce qu'on est entrée dans une ère où notre langage est devenu assisté. Assisté par ordinateur, par la machine, les algorithmes ? (Assistés ou modifiés par, filtré par, influencé par, dominé par, contraint par...)? Qu'est-ce qu'on gagne et qu'est-ce qu'on perd dans ces processus de numérisation du langage ?

M-A P Je suis en désaccord avec l'emploi du terme *assisté* et avec l'idée que le langage est sous influence ou domination ou contrainte, etc. Il n'y a pas le langage d'un côté, et la technique

de l'autre, technique qui aurait un impact ou une influence sur le premier. Les deux fonctionnent ensemble, forment un système. Et si la technique n'est évidemment pas neutre, le langage non plus, c'est-à-dire qu'il agit aussi, dans ce système-là, *avec* la technique, *avec* la machine, et même *dans* la machine.

Le langage n'est pas une réalité qui vogue au gré des vents de la technique, c'est une production humaine, agie par des sujets. Je ne saurais pas vous dire ce qu'on gagne ou ce qu'on perd, et je me garde de ce type de comptabilité qui nous amène très vite dans un autre dualisme qui me semble stérile : technophilie vs technophobie. Il y a des ouvrages entiers sur la nostalgie de l'odeur du papier (qui n'en a jamais eu) ou sur la fin du texte (qui ne s'est jamais aussi bien porté). Il ne me semble pas que nous, ni le langage, ayons perdu notre autonomie et nous ne sommes pas non plus des victimes impuissantes des grands méchants algorithmes. Il y a tout un tas de manières de gérer les algorithmes et même de les tromper, de gérer ses traces numériques, bref de construire des usages langagiers maîtrisés.

Notre langage n'est pas « assisté », il est *augmenté* par les possibilités de la machine, de même que notre mémoire. L'augmentation du langage est l'une des catégories que je propose pour comprendre cette relation entre l'humain-e et la machine dans la production du langage. C'est une notion qui vient des sciences cognitives, et qui décrit les choses bien mieux que le terme assisté. Il n'en reste pas moins qu'il existe un sentiment, porté par un discours commun, de mise sous contrainte du langage par la technique. Il faut prendre ce discours en compte, mais il me semble relever plus d'une perception plus que d'une réalité linguistique ou sociologique.

AB Sur quels aspects pourrait porter une critique politique, sociale ou culturelle de la manière dont le langage est contraint sur le web, qui aille au-delà des sempiternels et réactionnaires constats de « déclin » de la langue

« langage SMS » ou orthographe en ligne)?

M-A P Votre question repose sur l'évidence de contraintes néfastes sur l'expression langagière en ligne. Mais je me méfie des évidences et je ne suis pas d'accord avec ce jugement d'effets perniciose des formats d'écriture en ligne. Je ne pense pas qu'il faille « alerter » les internautes sur des « menaces » du web, ou qu'il faille produire une critique politique spécifique des contraintes des formats du web. La critique des usages langagiers avec effets néfastes doit se faire de manière générale, dans tous les domaines sociaux de circulation des discours, et elle se fait d'ailleurs : c'est l'objectif premier de toute la discipline de l'analyse du discours que de mesurer les effets des discours, surtout quand ils limitent les libertés de l'individu.

Le web, et d'une manière générale les services d'internet, ne sont pas des lieux de pure contrainte et d'assujettissement, ce sont aussi des lieux où des stratégies de résistance sont possibles et où l'invention de formes de réponses habilitantes peut avoir sa place. Je suis toujours frappée, dans les abondants travaux sur la violence verbale, et maintenant, sur la cyberviolence verbale, par l'absence de prise en compte des réponses des personnes agressées ou harcelées. Il se trouve que le web offre une large palette de dispositifs de réponses (je les détaille dans mon ouvrage), d'ailleurs exploitée par certain-es internautes : elles peuvent être fondées sur la protection de soi (blocage, masquage, signalement), mais aussi sur la resignification des insultes reçues (par exemple la blogueuse québécoise Solange publie une vidéo dans laquelle elle lit à son petit chien les insultes reçues, qui s'incrument également sur l'écran) ou des procédures plus discutables sur le plan éthique comme l'outing [*Révéler les orientations sexuelles de quelqu'un sans son accord et, dans un sens élargi du mot, l'identité d'un-e internaute qui communique sous pseudo NDLR*] et le doxxing [*Révéler des informations sur l'identité ou la vie privée d'un individu NDLR*].

En fait, il me semble un peu naïf d'attribuer au web une puissance de domination et de normalisation des individus spécifique, nouvelle et inévitable, alors que ces procédés constituent des postures sociales et politiques ordinaires et anciennes. Sur le web se développent sans doute plus visiblement qu'ailleurs les symptômes de nos sociétés industrielles, qui ont fait de la masse et de la normalisation des structures privilégiées. Le grand méchant web, comme le personnage d'où son nom est dérivé, n'existe que dans les contes.

Dernier livre paru : *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques* (Hermann, 2017)